

« [Réduction du champ des possibles](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 4 septembre 2014

Le destin étriqué de M. A., serait-ce le nôtre ? Sophie Divry, grinçante dans « La Condition pavillonnaire », sélectionné pour le prix littéraire du « Monde ».

Est-elle blonde, brune ou rousse ? Grande ou petite ? De M. A., l'héroïne de ***La Condition pavillonnaire***, le lecteur va savoir beaucoup de choses – sur le déroulement de sa vie, ses frustrations et ses fantasmes. Mais rien ou presque de son apparence. Il n'apprendra pas non plus son prénom, réduit à ces initiales qui sonnent comme un hommage à l'Emma de Flaubert, avec qui elle partage insatisfaction face à une existence petite-bourgeoise et recherche de dérivatifs, notamment dans la consommation ; rappelons qu'Emma s'est suicidée parce que, dans sa frénésie d'achats, elle avait contracté des dettes colossales – mais la M. A. de Sophie Divry est bien trop raisonnable pour ça, et puis elle a étudié l'économie. « ***Madame Bovary, c'est moi*** », disait Flaubert. M. A., c'est beaucoup de nous ; c'est moi, c'est toi, à ce point, du reste, que son destin est retracé à la deuxième personne du singulier (« ***Tu t'ennuyais beaucoup quand tu étais petit*** »).

Elle naît dans la province française, à la fin des années 1950. Milieu simple, parents dont elle méprise les aspirations et le mode de vie ; elle connaîtra l'aventure, elle, c'est sûr. La voilà partie pour la fac à Lyon, et pour la liberté, les soirées estudiantines, la colocation, quelques amourettes... La rencontre avec François entraîne bientôt le mariage et puis, très vite, en prévision de l'arrivée d'un enfant, l'acquisition d'un pavillon et, avec lui, l'accumulation d'objets que Sophie Divry décrit dans un luxe clinique de détails qui contraste avec le peu d'indications données sur les humains, et provoque un mélange de fascination et de rire (le fantôme du Perec des ***Choses*** rôde là, tout près). Mais les objets et le confort dont ils sont le signe ne suffisent pas à combler toutes les aspirations. Ennui. Adultère. Trahison de l'amant. Dépression, yoga, psy, petits-enfants, retraite. Et puis le veuvage. Et puis la mort.

« **Tout est en ordre** »

Le premier roman de Sophie Divry (née en 1979), ***La Cote 400*** (Les Allusifs, 2010), monologue d'une bibliothécaire azimutée, était déjà une histoire d'ordre (celui des livres), et de frustration (celle de la femme). « ***Tout est en ordre*** », se dit souvent M. A., preuve que ça ne l'est pas, preuve que cet ordre n'est qu'un carcan, l'effet d'une réduction constante du champ des possibles.

Si ***La Condition pavillonnaire*** est un livre extrêmement grinçant, Sophie Divry en fait bien plus qu'un roman contre la société de consommation. On peut rire de M. A., des clichés qu'elle a dans la tête et de ceux qu'elle profère, mais l'auteure nous interdit de la prendre de haut. Elle le fait par la manière dont elle décrit le passage des années, par l'impression restituée que la vie ne serait qu'une succession d'étapes – un sentiment d'inéluctable sur lequel appuie avec force le « tu » de la narration. C'est ce qui fait d'un livre où il est beaucoup question de modes d'emploi et d'extensions de garantie un roman discrètement puissant. Terriblement mélancolique.

La Condition pavillonnaire, de Sophie Divry, Noir sur blanc, « Notabilia », 266 p., 17 €.